Adriana ZAVAGLIA /
Marion CELLI
Université de São Paulo

Compte-rendu de:
Spitzer, D. M. / Oliveira, Paulo [eds.] (2023): *Transfiction and bordering approaches to theorizing translation: essays in dialogue with the work of Rosemary Arrojo*. New York: Routledge. 246 pp. ISBN: 978-1-032-21161-9.

Hermeneutics, Specialized Communication, and Translation

Miriam P. Leibbrand,
Tinka Reichmann,
Ursula Wienen
[eds.]

4/2024
Yearbook of Translational Hermeneutics
Jahrbuch für Übersetzungshermeneutik

Journal of the Research Center
Zeitschrift des Forschungszentrums

Hermeneutics and Creativity, University of Leipzig
Hermeneutik und Kreativität, Universität Leipzig

DOI: 10.52116/yth.vi1.97

CC BY NC SA

Cite this article:
Zavaglia, Adriana / Celli, Marion (2024): „Compte-rendu de: Spitzer, D. M. / Oliveira, Paulo [eds.] (2023): *Transfiction and bordering approaches to theorizing translation: essays in dialogue with the work of Rosemary Arrojo.* New York: Routledge. 246 pp. ISBN: 978-1-032-21161-9". In: *Yearbook of Translational Hermeneutics* 4: *Hermeneutics, Specialized Communication, and Translation* (ed. by Miriam P. Leibbrand, Tinka Reichmann, Ursula Wienen), pp. 372–386. DOI: <10.52116/yth.vi1.97>.

Adriana ZAVAGLIA / Marion CELLI
Université de São Paulo

Compte-rendu de: SPITZER, D. M. / OLIVEIRA, Paulo [eds.] (2023): *Transfiction and bordering approaches to theorizing translation: essays in dialogue with the work of Rosemary Arrojo*. New York: Routledge. 246 pp. ISBN: 978-1-032-21161-9.

Le livre *Transfiction and bordering approaches to theorizing translation: essays in dialogue with the work of Rosemary Arrojo*, un recueil dirigé par D. M. Spitzer et Paulo Oliveira, dans la collection « Routledge Advances in Tanslating and Interpreting Studies », est un juste hommage de son vivant à la pensée de Rosemary Arrojo, développée au cours de près de quarante ans de dévouement aux études de la traduction. Dans les années 1980, dans un monde très patriarcal et dual, où la femme était, malgré elle, soumise, même à l'université, Rosemary Arrojo émerge au Brésil, en traductologie, avec son approche déconstructiviste, également minoritaire. Chercheuse avisée, elle a mis en lumière de nouveaux arguments qui ont animé les débats brésiliens dans le domaine et, avec un discours éloquent, a inauguré un cou-

rant de pensée dans le pays contre le soi-disant logocentrisme, en utilisant des notions et des concepts nécessaires pour repenser la traduction, tels que l'inconscient freudien, la communauté interprétative de Fish, la relativité de la vérité et de la réalité nietzschéenne et, bien sûr, la déconstruction de Derrida. À travers sa voix, présente dans les cinq continents, ce qui n'est pas une mince affaire, nous étions et sommes toujours invités à redéfinir les notions d'original et, par conséquent, de traduction. Sa pensée, qui inspire tant, comme le montre ce volume, est en deçà et au-delà des frontières. Avec la chronologie complète des publications de la professeure, de 1983 à 2018, l'ouvrage apporte des études importantes selon une perspective chère aujourd'hui à Arrojo qui gagne de plus en plus de terrain dans le domaine, celle de la transfiction.

La langue de publication choisie du volume est l'anglais. Dans son « Introduction: bordering approaches & trans-bordering themes in dialogue with the work of Rosemary Arrojo », D. M. Spitzer, de l'Université de Binghamton, assume cette responsabilité dans une sorte d'autocritique. Bien qu'il considère ce fait comme étant une espèce de violence, puisque les auteurs parlent des langues différentes (l'allemand, le coréen, l'espagnol, le portugais et aussi l'anglais), il évalue l'importance de cette langue dans la visibilité internationale de l'œuvre. Et c'est dans ce texte introductif de Spitzer que les lecteurs comprendront le fil conducteur du recueil, dont les chapitres amènent des tensions liées aux frontières disciplinaires et théoriques et les articulent à l'intersection des autres, imprégnées conceptuellement par l'univers politique, autoritaire, créatif, temporel, géographique, culturel, éthique que soulève la traduction et qui sont présents dans les réflexions de Rosemary Arrojo. Les notions liées au pouvoir patriarcal qui émergent à contre-courant de l'unité, du contrôle et de la domination sont également revisitées et déconstruites ; les faiblesses des langues

et le pouvoir du sujet qui agit visiblement dans la construction des sens dans sa position sociale sont mis en lumière. Au fil des pages des quatorze textes rassemblés, les concepts énoncés par Rosemary Arrojo au cours de sa longue carrière sont revisités comme source d'inspiration et comme mode de réflexion par des traductrices et traducteurs, des chercheuses et chercheurs d'universités brésiliennes et étrangères de renom : des approches limites et des transfictions, comme le dit le titre du volume, sont conçues pour parler de et avec la traduction. La collection permet ainsi d'élargir sa compréhension, notamment en ce qui concerne la notion de frontière dans sa diversité et son hétérogénéité. Spitzer justifie, de manière ponctuelle et éclairante, les principaux points soulevés par les auteurs et auteures du livre, en soulignant la complexité de la portée de la pensée d'Arrojo, tant dans les travaux de traduction que dans les domaines connexes.

Le chapitre « The centrality of the margins: the translator's footnote as a *parergon* », écrit par Klaus Kaindl de l'Université de Vienne, présente la littérature comme une possibilité pour une nouvelle perspective de la traduction à travers la centralité des marges, dans un espace de transfiction. Transcender les frontières du texte littéraire en faveur de points de vue différents, valoriser le point de vue des autres, est l'une des prémisses de l'auteur. Kaindl n'oublie pas de rappeler que Rosemary Arrojo fut l'une des premières dans le domaine à aborder la traduction de cette manière, et il dialogue avec elle en soulignant à la fois la visibilité des traducteurs, des traductrices et des traductions dans la fiction, allant de la marginalité des notes à la centralité de la médiation, ainsi que la manière dont le chercheur peut en tirer des enseignements. Selon le concept de *parergon* de Derrida, l'auteur pense la traduction comme « une partie organique de l'œuvre (originale), [qui se projette] [...] de l'extérieur vers l'intérieur » (p. 28–29), et réfléchit sur l'existence

active du traducteur et de la traductrice face aux frontières établies, en utilisant comme objets d'observation les romans de Carlos Somoza, *La caverna de las ideas*, et de Mark Z. Danielewski, *House of leaves*. Pour le théoricien, les notes transfictionnelles, dans leur duplicité, sont une instance narrative littéraire indépendante et, contrairement au concept de paratexte de Genette, un espace visuel non hiérarchique, dont la fonction transfictionnelle agit sur le texte principal, qui est aussi une traduction. Kaindl, dans son analyse détaillée de la fonction des notes de bas de page dans les romans de Somoza et Danielewski, discute de concepts clés tels que la mutabilité du sens et la visibilité des traducteurs, des traductrices et de la traduction.

Inspirée par l'article de 2000 de Rosemary Arrojo, « O tradutor 'invisível' por ele mesmo: Paulo Henriques Britto entre a humildade e a onipotência » (Le traducteur 'invisible' par lui-même : Paulo Henriques Britto entre humilité et toute-puissance), Alice Leal, de l'Université de Vienne, dans le texte « Between omnipotence and humility: Scliar's fictional translator and Borge's Pierre Menard », reprend les réflexions de Rosemary Arrojo à partir de la littérature sur la visibilité du traducteur. À cette fin, l'auteure fait appel à quatre textes : « As aspas da Tradução » (Les guillemets de la traduction), une interview publiée dans un journal, dans laquelle Britto adopte une position plus conservatrice quant à la paternité du traducteur ; « Notas ao pé da página » (Notes en bas de page) de Moacyr Scliar, un texte fictif dans lequel un traducteur, lorsqu'il traduit un auteur, présente des pages blanches et uniquement des notes, prenant la place de la paternité de cet auteur ; « Pierre Menard, autor del Quijote » (Pierre Ménard, auteur du Quichotte) de Jorge Luis Borges, dans lequel lecture et conventionnalité se conjuguent avec l'invisibilité ; « Tradução e Criação » (Traduction et création), texte postérieur de Britto, dans lequel les concepts d'approximation et d'autonomisation sont développés

pour différencier les actes de création d'un original et d'une traduction. Dans cet enchevêtrement bien décrit par l'auteure, Leal observe des similitudes, malgré les différences entre Arrojo et Britto, dans la pensée de l'un et de l'autre, ce qui est déjà prévu dans le paradoxe du titre de son texte, « toute-puissance et humilité », et aborde le patriarcat dans les oppositions entre les rôles des femmes et des hommes, de la lecture et de l'écriture, de la traduction et de l'original, du sujet et de l'objet, renvoyant à la question du féminisme en traductologie, mais aussi à celle d'auteur, auteure. Rempli de références à des auteurs et auteures et à des recherches liées aux thèmes soigneusement soulevés, l'article discute également des limites entre la théorie et la pratique, la traduisibilité et la nature du langage, contrastant les deux perspectives susmentionnées.

Leila Darin, de l'Université pontificale catholique de São Paulo, revisite dans son texte « The representation of translator in Chico Buarque de Holanda's *Essa gente*: impertinente letter, irony, and co-authorship » des concepts tels que l'(in)visibilité du traducteur, de la traductrice, du lecteur, de la lectrice, du correcteur, de la correctrice, en prenant comme base la traduction de la chanson « Essa Gente », de Chico Buarque. Elle rappelle le « fictional turn », le tournant fictionnel dans les études de traduction des années 1990 – également évoqué par Leal dans le chapitre précédent –, le post-structuralisme et les textes classiques de Rosemary Arrojo, des années 1980 et 2010. C'est surtout avec *Fictional translators: rethinking translation through literature* (Traducteurs de fiction : repenser la traduction à travers la littérature), par Rosemary Arrojo, 2018, que Darín souligne comme une facette de la définition de la transfiction dans le scénario des études de traduction, soulignant qu'Arrojo « réfléchit sur le rôle traditionnellement attribué aux traducteurs et traductrices en examinant comment les thèmes et les agents liés à la traduction ont été décrits dans des nouvelles et des ro-

mans d'auteurs de différentes traditions et périodes historiques » (p. 54). Tout au long de son analyse, elle met également en évidence la discussion autour de l'impossibilité d'apprivoiser les mots qui, en opposition au processus de négociation linguistique constante, sont souvent illusoirement répartis dans des structures textuelles solides.

« The sequestered home: translation and counter-families in Jane Eyre », le chapitre de Michelle Woods, de l'Université d'État de New York, invite le lecteur à revisiter l'œuvre Jane Eyre, de Charlotte Brontë. L'auteure suit un chemin transfictionnel similaire à celui d'Arrojo (2018), dans lequel les personnages des œuvres « Notas de Rodapé » (Footnotes) de Scliar et « Se una notte d'inverno un viaggiatore » de Calvino, N. et Ludmilla, respectivement, sont considérés comme « représentations de textes fictionnels », dénoncent le « besoin masculin de posséder et d'autoriser ce texte » (p. 67), montrent l'instabilité de l'original, du pouvoir et de l'auteur dans leur relation avec la traduction, le masculin et le féminin. Woods observe cependant dans Jane Eyre non seulement une traductrice, mais une communauté de traductrices : les personnages Jane, Diana et Mary (et leurs traductions de l'allemand). À travers les métaphores de *counter-family* et *mother Nature*, l'auteure voit chez ces femmes et dans leur « maison isolée », et par conséquent dans la traduction, le rôle de soumission, mais aussi de refuge, à travers lequel elles parviennent à atteindre un espace d'héritage, de négociation pour des actes partagés de lecture, les *communal acts*, et d'indépendance et de liberté à travers des actes de traduction, partagés entre les personnages.

Dans le chapitre « Detours of Babel », D. M. Spitzer, de l'université de Binghamton, revisite le texte classique de Jacques Derrida sur la traduction, « Des tours de Babel », pour rappeler que le pluriel du titre original conduit à une multiplicité de lectures ; après tout, la tour biblique de Babel, qui était cen-

sée être unique (unité universelle), n'a jamais vu le jour (à cause de la résistance). En ajoutant une perspective féministe et une certaine perspective transfictionnelle au déconstructivisme derridien, il propose de penser non pas à une « représentation transfictionnelle » de la traduction, mais à des « gestes translatifs – des actions narratives qui peuvent être comprises comme une traduction similaire et figurative » (p. 79). En ce sens, l'auteur poursuit la métaphore de la brique de Derrida dans une « lecture transfictionnelle inversée » (p. 79), dans laquelle agissent également le feu (l'avant et l'après) et l'eau (l'avant et l'après). Dans une lecture détaillée des gestes observés dans les vers de la scène de Babel, l'auteur constate que langues, construction, suspension et traduction se mêlent (il utilise les traductions bibliques d'André Chouraqui et de Louis Segond). D'un côté, le feu représente le masculin, la stabilité, l'uniformité des sens ; d'autre part, la fluidité de l'eau divine déstabilise l'unité ou le langage pur ou la langue (*die reine Sprache*), dans une logique de multiplication ou de déluge féminin.

L'auteur du chapitre suivant, Brian James Baer de l'Université d'État du Kent, commence son texte « Transfiction in late soviet society: the imaginary East in semyon Lipkin's *Dekada »* en rappelant que Jon Thiem (« The translator as hero in postmodern fiction », 1995), bien que traitant du global dans ce texte dans le contexte postmoderne, ne fait référence qu'à des œuvres d'Europe occidentale. Puisque la transfiction, selon Baer, est étroitement liée à des contextes culturels spécifiques, il propose de la considérer dans le contexte de la culture soviétique éteinte. Pour cette raison, il rappelle des œuvres importantes qui traitent spécifiquement de cette culture, de ses valeurs et de ses idéaux, en mettant en perspective le *svoi*, ou ce qui lui est propre, et *l'unye*, ou ce qui est en dehors d'elle, mais sans s'y opposer. Dans les différents moments historiques qui ont construit ou déconstruit les cultures soviétiques (guerre

froide, culture officielle, identité, cosmopolitisme, internationalisme, déterritorialisation, effondrement), l'auteur perçoit la création à la fois d'un Occident imaginaire et d'un Orient imaginaire. Il remarque que l'investissement soviétique massif dans les traductions à partir de 1918, dans une sorte d'internationalisme avec ouverture aux autres cultures, est dû à un contrôle tout aussi massif de l'interprétation de ces traductions à travers la production de nombreux paratextes, ce qui n'est pas simplement une réflexion sur le monde occidental inconnu, mais une réflexion négative. En détail, Baer montre, d'un point de vue interne, soutenu par de nombreux auteurs, le mouvement politique soviétique de traduction intranationale, qui s'est traduit par des œuvres peu inspirantes, des usines à fausses traditions, des pseudo-traductions et des traductions à partir de textes interlinéaires. Ce contexte, dans lequel il n'est pas nécessaire de maîtriser et de connaître d'autres langues et cultures, joue en faveur du programme soviétique et de son esthétique (le réalisme socialiste) et se fait au détriment de la production d'originaux par des auteurs inédits qui sont appelés à travailler comme traducteurs, dans un courant de répression, dans un travail contrôlé et, selon les mots de l'auteur, « piraté » par l'État (p. 100). En suivant le cours du texte, le lecteur est invité à entrer dans ce monde vu de l'intérieur dans une perspective chronologique nécessaire, des années 1910 à 1990, en citant le passage de l'intérieur vers l'extérieur de la « machine d'État » en traduction et en production (p. 106), en mettant l'accent sur Lipkin et Bodorskii. Terminant par un poème de Lipkin, l'auteur montre comment la pratique de la traduction interlinéaire finit par contribuer à la déterritorialisation interne du monde soviétique ; et, après son effondrement, l'émergence de la transfiction post-soviétique.

Basé sur trois romans colombiens et inspirés par Arrojo (2018), mais aussi par Édouard Glissant, Juan G. Ramírez, de

l'Université d'Antioquia, et Laura Esperanza Venegas Piracón, de l'Université nationale de Colombie, revisitent des concepts chers aux études de traduction, en les reliant à la fiction et vice-versa, dans le chapitre « Scrambled tongues united in a single voice: transfiction in contemporary colombian literature ». Dans leur lecture transfictionnelle de *La sombra del licántropo*, de Hugo Chaparro Valderrama, ils discutent de l'interprétation et de l'éthique dans la construction des sens, tant du côté du roman policier que de la traduction, car il n'y a pas qu'une seule vérité à découvrir dans l'assemblage d'un puzzle parcheminé, qu'il s'agisse d'un mystère ou d'un original par une individualité contingente. Dans *Changó, el gran putas*, de Manuel Zapata Oliveira, la traduction coloniale, dans la figure d'un interprète qui dirige une révolte d'esclaves, est mise à l'épreuve. En ce sens, les notions de pouvoir, de transparence et de monolinguisme se distinguent du silence, de l'esclavage et de l'annihilation, dans lesquels d'autres langages sont nécessaires à la survie de la diversité culturelle et de l'altérité dans la relation à l'Autre dans une expérience abyssale. Dans *Latin moon in Manhattan*, de Jaime Manrique, la subjectivité est mise en évidence, en contraste avec la vision conservatrice du transfert des sens, à travers la perspective d'un personnage dichotomique, un traducteur, qui réfléchit sur son identité colombienne et l'assimilation de la culture américaine. En tant qu'interprète des migrants devant les tribunaux avec leurs dichotomies (interpréter et écrire, médier et agir, appartenir et ne pas appartenir), il éprouve de l'empathie envers ces vies, ce qui donne lieu à une tension entre subjectivité et objectivité, entre liberté et oppression. Dans cette tension, le personnage, dans son individualité, exprime des réactions physiques qu'il ne peut contrôler dans les situations extrêmes à la cour. C'est sa subjectivité incontrôlée dans son individualité et le contrôle exercé par l'environnement objectif du droit, sous-jacent à l'interprétation, qui métaphorisent les

limites de l'objectivité, de la subjectivité et de l'individualité du traducteur et de la traductrice, thèmes majeurs de ce chapitre. Bref, contrastant l'importance accordée aux textes latins par rapport aux productions occidentales, les auteurs soulignent le rôle du traducteur et du lecteur comme participant actif à la construction des significations.

Dans le chapitre « Fidelity and performability in theater (translation) », Ruth Bohunovsky, de l'Université fédérale du Paraná, s'appuie sur les réflexions de Rosemary Arrojo dans Oficina de Tradução, de 1986, pour remettre en question les points de vue encore traditionnels sur la traduction théâtrale. Selon Bohunovsky, la traduction enrichit et transforme, grâce à la paternité du traducteur, l'original. Et, comme le texte théâtral implique la performance, il faut interroger les parcours du traducteur et du metteur en scène de ce type de traduction dans leur position d'auteur dans la réécriture de cet original. Dans ce contexte, l'auteure aborde la question de la fidélité pour deux types de traduction théâtrale soi-disant distincts : « pour la page » (*for page*) et « pour la scène » (*for stage*) (p. 126–127). À cette fin, elle fait appel à Susan Bassnett et à d'autres auteurs pour discuter des stratégies de traduction, en rappelant que les traductions pour la scène ne sont pas toujours publiées, mais existent dans la performance scénique, dans laquelle entrent en jeu des notions liées à la parole, à l'action et à la mise en scène ; en ce sens, elle rappelle aussi la notion d'adaptation. Avec de riches exemples, sans oublier la traduction littéraire et poétique, elle voit la traduction théâtrale comme le résultat de la traduction et des stratégies argumentatives comme un moyen de résoudre le dilemme de ceux qui décident de ce qui sera porté à la scène. Pour l'auteure, cela ne dépend pas seulement de l'aspect linguistique du texte, mais de la décision concernant la performabilité du texte en fonction du matériel linguistique. La question est donc de savoir ce qui serait performable dans ce

texte. Pour elle, la lecture d'*Oficina* est essentielle pour considérer la réécriture dans la traduction théâtrale, et dans tout autre texte traduit, dans une perspective de transformation.

Dans le texte « Translation dilemas in South Corea » sur le rôle du traducteur d'œuvres sud-coréennes traduites en anglais – *Parasite* de Bong Joon-Ho, *Le végétarien* de Han Kang et *Please look after mom* de Kyung-sook Shin – et en s'appuyant sur Arrojo (« Deconstruction, psychoanalysis, and the teaching of translation », 2012 ; *Fictional translators: rethinking translation through literature*, 2018), Youn Soo Kim Goldstein, de l'Université d'État de Weber, discute de la hiérarchie supposée dans la relation entre auteure/auteur et original et traductrice/traducteur et traduction, précisant que les récompenses que les œuvres ont reçues sont égales à ces oppositions. Pour comprendre cet équilibre, Goldstein observe les récits épitextuels et les stratégies discursives des traductions. Celles-ci, tendant vers la domestication, ont rendu la réception des œuvres réussie. Son texte attire également l'attention sur les agents et les facteurs qui participent au processus en plus du traducteur, montrant que la traduction est le résultat d'un travail d'équipe. Dans cette gamme de relations, l'illusion de transparence, d'(in)visibilité, de loyauté, de préjugés et de luttes internes ressortent. À l'aide des exemples de *Parasite*, *The vegetarian* et *Please look after mom*, Goldstein met en évidence le mouvement de mondialisation intense et de valorisation d'une culture jusque-là marginalisée, percevant ici le pouvoir transformateur de la traduction, qui a apporté de nouvelles perspectives à la traduction littéraire sud-coréenne. Comme l'a dit Deborah Smith, traductrice de *The vegetarian*, la popularité de ces traductions est due non seulement à l'accent qu'elles mettent sur la langue cible, mais aussi à leur capacité à l'utiliser pour recréer les styles d'écriture et de narration coréens.

Avec un titre suggestif, « The unfaithful faithfulness: the practice of translation and Arrojo's post-nietzschean insights », Lauro Maia Amorim, de l'Universidade Estadual Paulista, montre une perspective plus matérialisée des arguments qu'il défend sur la fidélité, puisqu'il présente des extraits d'originaux et de traductions de différentes époques. Mounin (*Les problèmes théoriques de la traduction*, 1963), Derrida (*Of grammatology*, 1997), Foucault (« What is an author? », 1977), Barthes (« The death of the author », 1986) et, surtout, Arrojo (« A desconstrução do sentido e a origem do significado », 1992), sont quelques-uns des auteurs qui soutiennent le texte d'Amorim, principalement en ce qui concerne l'(in)fidélité, les points de vue et la (re)création. À partir du contraste entre les notions de fidélité, les plus traditionnelles et celle de Rosemary Arrojo, il révèle comment le traducteur est soumis aux contingences sociales et contextuelles, de temps et d'espace, lorsqu'il interprète un original et le traduit ; montrant ainsi que leur point de vue n'est pas seulement individuel, mais socialement construit. Il conclut que toute interprétation d'un texte, et sa traduction conséquente, est « intrinsèquement infidèle » (p. 168).

En présentant un concept de traduction post-thérapeutique (p. 171), Paulo Oliveira, de l'Université d'État de Campinas, rappelle dans son chapitre « A post-therapeutic 'translation' concept » la segmentation observée dans les études de traduction par ses sous-domaines et se demande s'il est possible d'avoir un seul concept de traduction qui les imprègne. Puisque, selon Arrojo (« Lessons learned from Babel », 2002), le véritable objet des recherches du domaine est la traduction, Oliveira considère qu'une théorie générale de la traduction présente au moins deux risques : celui de ne peut-être pas se conformer à la complexité conceptuelle de son objet et l'(in)cohérence du traitement qui lui est réservé. À partir de là, il développe sa réflexion transfictionnelle pour discuter de l'être-entre

le normatif et le descriptif de l'usage des concepts par le film de Ridley Scott, *Blade Runner* (d'après le roman de Philip Dick), et par les écrits de plusieurs auteurs, tels que Gideon Toury (adéquation, normes), Jacques Derrida (déconstruction), Arley Moreno (épistémologie de l'usage), mais notamment Ludwig Wittgenstein (langage, ressemblances familiales, flou conceptuel). C'est à partir de ce cadre imposant, dans l'espace entre les cultures, dans l'inter ou la transdisciplinarité, dans les usages métaphoriques, dans les conditions sémiotiques, que l'auteur nous conduit à la construction de son concept post-thérapeutique de traduction ; en élargissant le concept de traduction à travers la notion de vague, il montre qu'il est possible de l'aborder de différentes manières, dans différents contextes et conditions, et pas seulement en traductologie.

Dans ses « Notes on translation, alterity, and relationality: from the regimes of indistinction to the disclosure of relation », Mauricio Mendonça Cardozo, de l'Université fédérale du Paraná, discute de la relationnalité de la traduction dans sa dimension de *poiesis* à partir des écrits de Arrojo (« A tradução como paradigma dos intercâmbios linguísticos », 1993), Berman (« L'épreuve des langues étrangères », 1984), Derrida (« Le Toucher », 2000) et Jean-Luc Nancy (« À travers le monde », 2013). Pour ce faire, il part d'une définition déjà bien connue : la traduction est une relation. L'auteur y met en évidence deux points : la traduction comme relation et le chemin par lequel la traduction se produit en tant que relation. Il ajoute ensuite qu'en tant qu'événement, la condition relationnelle du texte traduit doit être prise en compte en termes d'altérité et de singularité, après tout, le traducteur fait à la fois la traduction et la relation, dans une forme d'écrire-en-relation et de lire-en-relation et dans une compréhension relationnelle de l'être. Face à cela, Cardozo ajoute que la relation est une transformation, dans une *poiesis* relationnelle, dans laquelle l'altérité nous per-

met de voir la traduction comme une forme de vie de l'original et de la voir, elle-même, dans sa relationnalité, constituée comme une forme de vie. On ne peut manquer de voir ici une possible inspiration de Walter Benjamin et de son texte classique « La Tâche du traducteur » sur la « forme de vie » dont parle Cardozo.

Compte tenu de l'émoi provoqué par le texte classique de Christopher Norris, *Deconstruction: theory and practice* (1982), qui a popularisé parmi les chercheurs occidentaux, notamment américains, le terme derridien « déconstruction », interprété ou réduit de manière superficielle, Kanavilil Rajagopalan, de l'Université d'État de Campinas, met en lumière dans « Toward a grammatologically informed linguistics » les associations négatives qui sont encore faites avec ce concept pour, en retour, montrer comment il peut « nourrir » la linguistique au détriment de son « logocentrisme » (p. 201). Il met ainsi en débat la scientificité des études linguistiques, de Saussure à Chomsky, en passant par les approches plus contemporaines (sans oublier les Grecs et les Romains), afin de questionner l'objet même de la linguistique. En faisant appel à Ricardo Otheguy, Ofelia Garcia et Wallis Reid (« Clarifying translanguaging and deconstructing named languages: a perspective from linguistics », 2015), l'auteur réfléchit sur le binarisme et l'essentialisme pour « rebooter » la discipline – la linguistique – pour un nouveau regard sur le langage, particulièrement inspirée de la grammatologie derridienne (p. 211–212).

Lenita Rimoli Pisetta, de l'Université de São Paulo, présente dans son chapitre « A modest proposal for a translation theory » une voie vers une théorie de la traduction. Partant de Georges Mounin et de son constat selon lequel la traduction constitue un scandale pour la linguistique de son temps, puisqu'elle implique d'autres dimensions que la seule linguistique, l'auteure fait d'abord un passage par les écrits de linguistes, tels

que Jakobson, Saussure, Jespersen, Sapir, Bloomfield, pour dire que beaucoup d'entre eux n'ont même pas abordé le problème. La question se pose alors de savoir comment il serait possible d'avoir une théorie de la traduction s'il est difficile de l'intégrer, en tant que phénomène, dans une théorie du langage. En discutant d'Austin (la traduction comme acte performatif) et de Douglas Robinson (anecdote et éthique), Pisetta utilise le concept de complexité de Paul Cilliers (« Complexity, deconstruction and relativism », 2005) pour penser la traduction également comme un système complexe, qui est, en bref, ouvert et modeste. La modestie, en particulier, serait liée à la responsabilité éthique de traiter avec ce système complexe. En prenant comme illustration les questions de Derrida concernant la traduction d'une lexie de l'allemand au portugais et ce que serait une traduction pertinente, l'auteure présente une proposition « modeste » mais productive pour une théorie de la traduction.

Cet hommage pluriel à Rosemary Arrojo, dont la première pensée-palimpseste résonne encore dans ses écrits transfictionnels les plus récents, apporte non seulement une bibliographie étendue et actuelle sur le domaine, mais fait également de la collection une référence essentielle pour les traducteurs, enseignants et chercheurs, débutants ou déjà expérimentés, qui souhaitent en savoir plus sur la transfiction en traductologie.